



La Vie politique

Les Intérêts et la Sottise

TOUTE à la joie d'enregistrer le fiasco complet de la politique orientale de M. Lloyd George, la presse officieuse de M. Poincaré, célèbre presque comme une victoire française la prise de Smyrne par les hémalistes. En réalité, la situation politico-économique du monde s'embrouille un peu plus, par suite de l'incendie qui couve sur tout l'Orient. Mustapha Kemal vient de démontrer d'une façon éclatante comment on détruisait par la violence un traité imposé par la violence, et de quelle façon les Musulmans entendaient être les maîtres chez eux. Car, avant tout, la victoire turque est une victoire musulmane qui va avoir sa répercussion dans l'Islam tout entier, des Indes au Maroc. Or, la famine que l'incurie gouvernementale prépare en Algérie pour cet hiver, va faire de nos colonies de l'Afrique du Nord, un foyer d'agitation nationaliste qui n'attend qu'un signe pour se manifester. Une coalition de toutes les forces islamiques est toujours à craindre pour le colonialisme français. Pour qui connaît un peu le monde indigène, la guerre sainte peut plonger la France dans le plus cruel des embarras. Quant à l'Angleterre, il est de toute évidence qu'elle ne renoncera en rien, après la défaite des Grecs, à ses visées impérialistes sur les détroits, Constantinople et la Mésopotamie. Quels vont être ses alliés nouveaux en Orient ?

En tous cas, la brouille entre anciens alliés passe de ce fait dans une phase aiguë. L'Entente y laissera ses dernières plumes et le renversement des alliances qui s'en suivra marquera l'ère de nouveaux conflits continentaux.

Irrévocablement, la fatalité historique pousse le capitalisme à de nouvelles guerres. Seuls, aujourd'hui, les prolétariats vigilants peuvent encore sauver l'humanité de la catastrophe qui s'apprête.

PAR quel miracle, d'ailleurs, Mustapha Kemal, qui était, il y a une année seulement, aux yeux de tout Français bien pensant, un affreux scélérat, un bandit de grands chemins, un agent de Lénine, subventionné par les Soviets et armé par l'Allemagne, s'est-il subitement transformé en grand patriote, héros sublime du droit et de la justice ? Comment les 77 Krupp sont-ils devenus des 75 français et la tactique du « glorieux vainqueur de Smyrne » une « souple adaptation des méthodes qui ont illustré si hautement la valeur du grand état-major français (Cf Le Matin du 8 sept.) ?

EN attendant la prochaine dernière qui se fera aux cris de « Vive Jeanne d'Arc ! », l'état-major français s'entretient la main aux grandes manœuvres de l'Ouest. Préparée avec amour, cette gué-guerre d'une semaine qui vient de réveiller l'ardeur guerrière des grands as de la critique militaire n'aura coûté qu'une cinquantaine de millions. Mais l'armée française aura affirmé aux yeux du monde entier sa supériorité incontestable sur toutes les autres armées, et notre G.Q.G. sa maîtrise. Tout y a rappelé la guerre : des généraux dans leurs P. C. souterrains s'y sont trompés. D'aucuns ont certainement regretté, à part eux, qu'on ne se massacre pas pour de bon entre armée rouge et armée bleue.

Car ces messieurs de l'Ecole de Guerre sont, paraît-il, à la recherche d'une formule nouvelle, la guerre s'étant malheureusement terminée trop tôt, juste au moment où ils allaient enfin la découvrir.

AUSSI à cette assemblée farce, qui vient de se réunir solennellement à Genève sous le nom de « Société des Nations, les délégués français ont-ils bien mal choisi

leur moment pour protester contre les accusations de militarisme portées contre la France.

Il paraît que le gouvernement de M. Poincaré a accompli un effort gigantesque en ramenant à 690.000 hommes l'effectif d'une armée qui en comptait 873.000 en 1914, à la veille de conflits immédiats !

Mais la répartition de ces effectifs prouve surabondamment toute la pureté de nos intentions :

Occupation rhénane, la Sarre, Constantinople, la Syrie, le Cameroun, le Togo.....	160.000 soldats.
La police intérieure	125.000 (1) —
Les colonies	230.000 —

Total..... 515.000 soldats.

Ce qui donne encore, malgré l'exagération manifeste de ces chiffres, 175.000 baïonnettes de rabiot, destinées, le cas échéant, à être transportées à Boulogne ou à Mayence, voire même à Varsovie.

CAR il est évident que l'acte de Versailles est bien malade. Tôt ou tard, il faudra que la France cède si elle ne veut pas porter un coup mortel à toute tentative loyale de reconstruction. Depuis l'échéance du 31 mai dernier, elle a, en fait, toujours cédé, malgré les fanfaronades du président du conseil. Officiellement pas de moratoire, mais moratoire quand même : telle est, dans le fond, la ligne de conduite de la Commission des réparations. Rien n'est plus juste à ce sujet que le jugement que vient de porter sur la politique française des réparations l'économiste anglais Maynard Keynes, au récent Congrès économique mondial de Hambourg :

« — Je ne crois pas que la France se hasarde à mettre à exécution sa menace d'une nouvelle guerre. En ce qui concerne les réparations, les Français ont cessé de faire confiance à leur gouvernement. Ils savent que toute mesure de violence isolerait la France moralement et détruirait ses finances sans lui apporter le moindre bénéfice. Mais, pour des raisons tout à fait étrangères à la science financière, la France pourrait songer à exploiter, pour des buts politiques, le chaos de l'Allemagne, et ce serait là le vrai danger.

« M. Poincaré peut faire des discours violents et poursuivre une politique de vexations, sans but, comme les expulsions d'Alsace, mais il n'appliquera pas de sanctions graves contre le Reich. En réalité, ses discours ne sont qu'un moyen de se dérober à l'action. Plus il élèvera le ton, moins il agira. S'il préparait une mesure coercitive contre l'Allemagne, il ferait des discours lénitifs pour apaiser autant que possible le mécontentement de ses alliés : mais, comme en réalité il n'envisage rien de sérieux, il doit, par de grands mots, donner satisfaction à la population française. »

EN tout cas, on se chamaille fort sur les dettes interalliées. Personne ne veut se décider à payer. M. Poincaré, dans sa récente note au gouvernement anglais, élève un « distinguo » bien subtil, entre ce que la Grande-Bretagne doit à l'Amérique et ce que la France doit à la Grande-Bretagne. On s'en va comparer ses pertes, jauger

(1) Non compris 45.000 gendarmes et gardes républicains.

ses tombes, recenser ses mutilés et ses ruines pour se trouver de mutuelles mauvaises raisons de ne pas payer. Rudyard Kipling se fait le champion de la Grande-Bretagne et se répand en invectives contre les Américains. Le vieux Clemenceau lui-même se réveille dans le remuement de la jungle politique et parle d'aller en Amérique, puisqu'on ne l'écoute pas en France, dire lui aussi son petit mot.

Et, dans le fond, comme tout le monde sait qu'aucun gouvernement n'attend d'un autre le règlement de ses dettes, on se demande quelle vaste opération de finance est en train d'entreprendre la haute banque en agitant de telle façon l'eau déjà si trouble du change...

VIS-A-VIS de l'Amérique, c'est toujours la corde sentimentale que l'on fait vibrer et elle nous le rend bien, à en juger par ces paroles du colonel Ayers, de la Légion américaine, que rapportait récemment un certain M. Ballot-Beaupré, rédacteur au Journal :

« Nous sommes allés en Allemagne portant dans notre cœur la France pour une proportion de 100 0/0; nous sommes revenus avec une proportion dépassant 200 0/0 et nous affirmons que tous les efforts de la Légion, au retour en Amérique, tendront à faire comprendre que la vieille amitié qui date de la Révolution et qui s'est affermie au cours de la grande guerre, doit rester indéfectible dans l'avenir. »

On se demande vraiment, si M. Ballot-Beaupré n'est pas du Midi, la capacité réelle qu'il attribue au cœur du colonel Ayers.

MAIS si la haute bourgeoisie s'agite, et s'injurie, et se provoque, elle entend bien se servir plus que jamais dans les conflits qui s'apprêtent, de la classe moyenne, victime résignée et docile et du prolétariat rétif, qu'elle s'applique à mater. Réduction des salaires, augmentation des heures de travail, lock-out, tous les moyens sont bons pour provoquer et entretenir la misère d'une classe qu'on veut tenir despotiquement asservie sous la menace constante de la faire crever de la faim.

On a fusillé les mineurs américains, les syndicalistes espagnols, les communistes allemands, les ouvriers italiens, les grévistes français. Il semble que les classes dirigeantes cherchent à se rassurer en se prouvant bien à elles-mêmes l'excès de leur puissance. Mais pousser à l'aigu la lutte des classes devient un jeu bien dangereux avec une internationale communiste et ouvrière solidement disciplinée et dont la doctrine s'affermirait chaque jour. Les luttes sporadiques doivent disparaître et les occasions de tuer et d'assommer l'ouvrier en détail vont se faire de plus en plus rares. C'est en Russie que s'organise la vraie résistance prolétarienne et sa préparation méthodique au combat pour la prise du pouvoir politique et l'organisation économique. Les victoires partielles remportées de-ci de-là par les gouvernements bourgeois et célébrées par toute sa presse ne peuvent arriver, malgré tout, à rassurer entièrement une classe qui sent venir sa fin et qui, entraînée malgré elle par le courant inéluctable de sa destinée, voit se rapprocher d'elle avec terreur la tombe qu'elle s'est elle-même creusée.